

JEANNE CHAMPEL GRENIER

UN TRAIN POUR ODESSA



France Libris

2015

illustration de couverture et aquarelles réalisées par l'auteur

JEANNE CHAMPEL GRENIER

UN TRAIN POUR ODESSA

Metelitsa

*Une plaine de neige
où le vent a mélangé ciel et terre.*

*Une forêt de bouleaux
au tremblement de porcelaine.*

*Un tzigane qui chante
les longues routes poussiéreuses
et les feux de camp du soir.*

*Un fleuve tellement immobile
qu'il semble que l'éternité se soit posée sur lui.
C'est tout cela ma Russie...*

Ivan P. Nikitine

Kiev, le 12 mars 1980

Ma très chère Marie,

Merci pour ton invitation à venir te rejoindre à Marseille en attendant que les événements s'arrangent mais j'ai bien peur de ne pouvoir revenir.

L'armée dans tout le pays est sur les dents, des bruits de bottes et de kalachnikov ; l'Ukraine s'échauffe... On attend toujours l'aide de l'Ouest. Malgré les mauvais jours qui s'annoncent, ma place est ici en Ukraine. C'est aussi mon pays maintenant. Je te confie mon journal « UN TRAIN POUR ODESSA ». Garde-le en témoignage, j'aurais aimé pouvoir le rendre public, c'est impossible ici ; je suis sous étroite surveillance...Tu comprendras mieux pourquoi je ne peux me résoudre à partir. Ne t'inquiète pas Marie, quand je pense à toi, à nous deux et à notre enfance joyeuse, le courage me revient et puis j'ai Nikholai ici, tout près de moi, je ne risque rien.

Attendons des jours meilleurs et peut-être pourrons-nous nous revoir. Je l'espère de tout cœur.

je t'embrasse très fort. Salue Marseille pour moi.

Anne

MARSEILLE-VARSOVIE-KIEV, voilà ce qui m'attendait ; je me faisais l'effet d'un fruit cueilli au soleil qui allait très vite découvrir la congélation.

L'annonce de ce voyage gagné lors d'un concours d'aquarelle, dans le cadre du jumelage de ma ville du sud avec la cité de Kiev, me fit l'effet d'une chute de neige sur un braséro. On était début juillet 1975 en pleine canicule et soudain des images mentales ininterrompues de steppes glaciales me donnaient des frissons de plaisir. Nul doute, c'était le voyage à couper le souffle ! Je partais seule en Russie sur la trace des Vikings et des Mongols ; je prévoyais déjà de nombreuses haltes même si mon programme restait vague et se résumait à quelques mots : la cathédrale Sainte Sophie, le musée de Leningrad, la Volga, le Bolchoï, les icônes de Kazan, et la neige, la neige, la neige ; sur ce dernier point je n'allais pas être déçue ! Cet immense territoire de l'Est avec ses chants et ses ballets restait pour moi un mystère sur fond de glace. Je me rendais compte que je n'aurais pas assez de toute ma vie pour le découvrir. Aussi me contenterais-je de traverser la Biélorussie et d'atteindre l'Ukraine, deux pays slaves annexés par Catherine II de Russie et où vivaient une majorité de Russes. L'Ukraine, cette vieille colonie occidentale fière de ses traditions et de ses origines ; l'Ukraine, perpétuellement partagée entre autonomie et dépendance vis à vis de la Russie, m'attirait par son caractère courageux, fort et contrasté. Et voilà pourquoi, je me retrouvais en plein hiver, dans ce wagon, prête à toutes les rencontres avec

un cœur et un esprit neufs et sans réserve malgré ce que j'avais lu au sujet de la situation politique particulièrement instable sur fond de tension entre l'EST et l'OUEST à cause de la course à l'armement nucléaire. Rien ne me faisait peur. J'avais, dès ma première rencontre avec ce vaste territoire, un sentiment de liberté inouïe. Enfin, j'avais un futur excitant.

Après une traversée de la France, de l'Allemagne et de la Pologne relativement banale, puisque j'avais pris l'avion, j'étais depuis peu dans le train entre Polotsk et Minsk à la frontière ukrainienne et là je sentis mon cœur battre un peu plus fort...

L'Ukraine ! Ce pays m'avait tant fait rêver grâce à la chanson de Marie Laforêt : « Ivan, Boris et moi » ; grâce aussi à ce très beau poème appris à l'école, « Boris et Natacha » dont je me remémorais toujours les paroles aux alentours de Noël, lorsque la neige nous était fidèle :

*« Dans la forêt blanche d'Ukraine,
Glisse une blanche Troïka,
Dans le silence, elle promène,
Petit Boris et Natacha. »*

Il était question de renard blanc et de zibeline et d'un grand feu près d'une isba... C'était naïf, poétique et j'aimais ça.

Vitebsk que je savais être la ville de naissance de Chagall devait être la prochaine étape, mais tout était si gris, si petit... N'apercevant ni

«violon », ni « fiancés volant au dessus des toits », je continuai mon voyage en direction de la grande cité de Kiev. C'était dit, je voulais voir du pays et non m'arrêter dans un « trou perdu » que Chagall lui-même avait fui.

Je décidai de rallier Kiev directement et me persuadai d'avoir fait le bon choix.

J'allais vite pouvoir vérifier l'état des chemins de fer russes pour lesquels mon grand-père paternel s'était ruiné ; l'emprunt historique n'ayant jamais été remboursé. « Cent mille francs or » mentionnait le titre et nous en avions plusieurs que nous allions nous transmettre de génération en génération sans jamais voir la couleur de l'or : héritage fictif issu des premiers placements bourgeois à risque.

Le train était un peu comme moi, hésitant ; il avançait lentement, ralentissait encore et parfois reculait. J'espérais bien qu'il allait se décider et c'est ce qu'il fit. Il prit même une allure de chien fou haletant sur les traces d'un gibier en fuite avant de se décourager et de se traîner à nouveau ; il stoppait dans de petites gares improbables semblables à des hangars agricoles et parfois dans des lieux isolés environnés de neige, sans aucune habitation visible ; montaient alors deux ou trois personnes venues de nulle part. Et chaque fois que ce vieux train redémarrait, c'était un arrachement ; il mettait un temps infini à prendre de la vitesse puis il devenait violent, grondant, se secouant de façon si sauvage que je m'étonnais de ne pas apercevoir Jean Gabin aux commandes ; c'était la machine de

la bête humaine, noire, chuintante avec des cris-
sements aigus au freinage.

Toutefois rassurée par la débordante con-
fiance des habitués, j'avais pris place dans un com-
partiment vide et qui le demeura jusqu'à ce que
tous les autres soient complets. Je crus avoir em-
prunté un wagon réservé... Apparemment les « lo-
caux » avaient leurs habitudes et, sachant que le
trajet serait long, ils formaient des groupes ba-
vards qu'une étrangère silencieuse, même occupée
à relire ostensiblement « L'oncle Vania » de Tchék-
hov, pouvait gêner.

J'en étais réduite à observer discrètement
les voyageurs. Impossible de communiquer avec
les occupants du wagon voisin sauf par des sou-
rires et des attitudes positives.

Pour diversifier mes occupations, je décidai
de relire la définition de l'Ukraine sur un dépliant
touristique : République située au sud ouest (à la
bonne heure !) de l'U.R.S.S. baignée au sud par la
mer noire 60100 Km²-44 millions d'habitants (en
1966) Capitale Kiev. Autres villes : Odessa, Khar-
kov. Et le texte ajoutait : « L'Ukraine est une des
régions les plus riches de l'U.R.S.S.. ». J'avais bien
fait d'abandonner la Biélorussie ; quant au pay-
sage, il demeurait le même : des espaces lourde-
ment enneigés avec des forêts sur ma droite, en-
tre coupées de larges bandes de clairières qui res-
semblaient à des pistes de ski et donnaient à la
tranche d'arbres noirs alignés restés debout, une
allure de tête de huron vieillissant. Sur la gauche
s'étendaient des terres incultes ou moissonnées

aplanies à l'infini par la neige. Aucune trace de vie, ni Boris, ni Natacha, ni renard, ni zibeline en vue. Parfois le train épousait une courbe et je pouvais apercevoir l'enfilade des wagons ; c'était une énorme fermeture éclair noire, métallique, qui ouvrait le manteau blanc de 600 000 mètres carrés. Je lui trouvais une filiation directe avec les anciennes machines à vapeur ; l'allure irrégulière créait un bruit très particulier que je traduisis en fermant les yeux par « Tolstoï Dostoïevski, Tolstoï Dostoïevski ! »... ou bien « Vodka goulasch et ski ». Ce petit jeu occupa un moment mon esprit endolori par le ronron ambiant et la température intérieure qui ne devait pas dépasser les dix degrés.

Je songeais à entamer mes provisions lorsqu'apparut une sorte de contrôleur fortement assermenté à en juger par son uniforme et son air imposant ; un passager du wagon d'en face le héla et j'entendis phonétiquement quelque chose comme : « Bortchoï Yakouniatchof salo varenyki spassiva ! ».

— Da ! Da ! répondit le contrôleur.

C'était le passager le plus imposant, une sorte d'Ivan Rebhoff (le célèbre chanteur d'Opéra), tout en barbe et en cheveux qui semblait t-il avait passé commande.

Je me contentais d'imaginer ... et dans le domaine culinaire cela pouvait donner :

— Du borchtch en purée avec des boulettes au saindoux - Merci-

ou bien du borchtch à la kouniatchof et purée au saindoux. En tout cas il y avait du sain-

doux car le fameux « salo » c'était la graisse de porc que ce peuple n'avait pas l'air de tenir responsable du funeste cholestérol fétiche des fabricants de statines.

Une atmosphère de réjouissance s'installait tout près de moi ; on se frottait les mains ; le ton montait. Le contrôleur-serveur venait d'apporter des portions de nourriture d'où s'échappait une odeur familière de lard fumé et de choux. Je regrettai vite d'avoir à me contenter de mon thermos chinois qui fuyait un peu du goulot. À côté, les voyageurs devenus des convives vidaient les cantines, buvaient de bon cœur et bruyamment.

Tout à coup « Ivan Rebroff » se leva (...)